



LA FLECHE BRISEE

Demler Daves, USA, 1950, 1h33.

Le film marquera une date dans l'histoire du western.

D'abord parce qu'il a été le premier à essayer de comprendre la réalité des peaux-rouges. Ensuite parce qu'il ne ressemble pas aux autres westerns : dès le début du film, il assure que l'histoire est réelle.

Est-ce que cela veut dire que les autres films du genre ne le sont pas ? En tout cas, cela le démarque des autres. Il y a aussi la voix de James Stewart : elle ne possède pas le ton conquérant que l'on attendrait ; c'est la voix d'un homme lassé, fatigué par tant de souffrances. D'ailleurs, il aide sans hésitation un jeune indien blessé qui est en fait la victime symbolique d'un conflit devenu insensé pour Jeffords. C'est un homme qui ne représente pas la figure habituelle du héros de western. Il est prêt à renvoyer dos à dos blancs et indiens, coupables selon lui des mêmes fautes. L'originalité ici est que le monde hostile auquel il s'attaque n'est ni la nature indomptée, ni les peuplades indigènes mais bien le monde imposé par le blanc.

D'ailleurs le réalisateur va utiliser deux styles différents pour souligner l'opposition entre les deux peuples ennemis. Globalement, les scènes chez les indiens sont tout en lenteur (quitte parfois à briser le rythme attendu dans un western). Tout est harmonie ; un soin est apporté à l'équilibre, d'où l'impression d'assister à des scènes situées dans un Eden oublié.

Chez les blancs, tout est confrontation et agressivité, par les gestes, les regards et les attitudes.

Il y a ici une autre originalité : Jeffords va tomber amoureux d'une indienne et du coup va adopter indirectement les lois d'un peuple et d'une terre qui ressemble à un paradis.

Analyse d'une séquence : l'arrivée de Jeffords dans le territoire indien (19 min. jusqu'à 28 min.)

L'arrivée de Jeffords chez les indiens est symptomatique d'un retournement de valeurs. Avant, le cowboy était une figure centrale du récit, il était l'homme conquérant. Ici, il devient la proie inquiète d'indiens dont il ressent à peine la présence.

Le voyage dure trois jours donc il y a plusieurs ellipses temporelles (fondu-enchaînés).

Les indiens sont des silhouettes non identifiées et menaçantes.

L'espace majestueux souligne la faiblesse de l'homme blanc et met en valeur ce paradis perdu qui allait par la suite être volé par les blancs. Les plans larges dominant ici. Jeffords est souvent filmé en contre-plongée, ce qui magnifie l'espace qui l'entoure et l'absorbe. Il n'est pas le maître, il est dans une nature inviolable par les blancs (c'est à la fois l'apprentissage de l'humilité et la capacité à faire les premiers pas vers l'autre qui ici assureront sa survie).

La musique est illustrative et accompagne les mouvements et les déplacements du héros. Quand la nuit tombe et qu'il sent le danger le guetter, la musique devient alors subjective et traduit la peur qu'il ressent.

L'entrée dans le village de Cochise sera pour Jeffords comme une renaissance.

Cochise est ici d'abord une voix, ensuite un visage cadré de près et en légère contre plongée. Il est celui que la caméra privilégie, sélectionne pour le face à face avec Jeffords. Le champ/contre-champ entre le blanc et le chef indien souligne ici leur différence et le conflit qui les sépare depuis des années. Le dialogue, une fois instauré dans la tente, va permettre à la caméra de réunir dans le cadre les deux « nouveaux amis ». Pour la première fois depuis le début de cette séquence les deux hommes seront côte à côte et filmés en même temps (27^e min.).